

Petit à petit cependant le jour arrive. Par les portes vitrées du magasin, on voit la cour blanchir, puis le haut des fenêtres, puis tout un côté du salon. A mesure que la lumière vient, les figures s'effacent, se confondent. Bientôt M. Majesté ne voit plus que deux petits violons attardés dans un coin, et que le jour évapore en les touchant. Dans la cour, il aperçoit encore, mais si vague, la forme d'une chaise à porteurs, une tête poudrée semée d'émeraudes, les dernières étincelles d'une torche que les laquais ont jetée sur le pavé, et qui se mêlent avec le feu des roues<sup>40</sup> d'une voiture de roulage entrant à grand bruit par le portail ouvert. . . .

## IX.

## LES PETITS PÂTÉS.

## I.

Ce matin-là, qui était un dimanche, le pâtissier Sureau de la rue Turenne<sup>1</sup> appela son mitron,<sup>2</sup> et lui dit :

"Voilà les petits pâtés de M. Bonnicar . . . va les porter et reviens vite. . . . Il paraît que les Versaillais<sup>3</sup> sont entrés dans Paris."

Le petit, qui n'entendait rien à la politique, mit les pâtés tout chauds dans sa tourtière,<sup>4</sup> la tourtière dans une serviette blanche et le tout d'aplomb sur sa barrette, partit au galop pour l'île Saint-Louis,<sup>5</sup> où logeait M. Bonnicar. La matinée était magnifique, un de ces grands soleils de mai qui emplissent les fruïteries de boîtes de lilas et de cerises en bouquets. Malgré la fusillade lointaine et les appels des clairons au coin des rues, tout ce vieux quartier du Marais gardait sa physionomie paisible. Il y avait du dimanche dans l'air, des rondes d'enfants au fond des cours, de grandes filles jouant au volant devant les portes, et cette petite silhouette blanche,<sup>6</sup> qui trottait au milieu de la chaussée déserte dans un bon parfum de pâte chaude, achevait de donner à ce matin de bataille quelque chose de naïf et d'endimanché.<sup>7</sup> Toute l'animation du quartier semblait s'être répandue dans la rue de Rivoli.<sup>8</sup> On traînait des canons, on travaillait aux barricades ; des groupes à chaque pas, des gardes nationaux qui s'affairaient. Mais le petit pâtissier ne perdit pas la tête. Ces enfants-là sont si habitués à marcher parmi les foules et le brouhaha de la

rue! C'est aux jours de fête et de train, dans l'encombrement des premiers de l'an,<sup>9</sup> des dimanches gras,<sup>10</sup> qu'ils ont le plus à courir; aussi les révolutions ne les étonnent guère.

Il y avait plaisir vraiment à voir la petite barrette blanche se faufiler<sup>11</sup> au milieu des képis<sup>12</sup> et des baïonnettes, évitant les chocs, balancée gentiment, tantôt très vite, tantôt avec une lenteur forcée où l'on sentait encore la grande envie de courir. Qu'est-ce que cela lui faisait à lui, la bataille!<sup>13</sup> L'essentiel était d'arriver chez les Bonnigar<sup>14</sup> pour le coup de midi, et d'emporter bien vite le petit pour-boire qui l'attendait sur la tablette de l'antichambre.

Tout à coup il se fit dans la foule une poussée terrible; et des pupilles de la République<sup>15</sup> défilèrent au pas de course, en chantant. C'étaient des gamins de douze à quinze ans, affublés de chassepots,<sup>16</sup> de ceintures rouges, de grandes bottes, aussi fiers d'être déguisés en soldats que quand ils courent, les mardis gras, avec des bonnets en papier et un lambeau d'ombrelle rose grotesque dans la boue du boulevard. Cette fois, au milieu de la bousculade, le petit pâtissier eut beaucoup de peine à garder son équilibre; mais sa tourtière et lui avaient fait tant de glissades sur la glace, tant de parties de marelle en plein trottoir, que les petits pâtés en furent quittes pour la peur.<sup>17</sup> Malheureusement cet entrain, ces chants, ces ceintures rouges, l'admiration, la curiosité, donnèrent au mitron l'envie de faire un bout de route<sup>18</sup> en si belle compagnie; et dépassant sans s'en apercevoir l'Hôtel de ville<sup>19</sup> et les ponts de l'île Saint-Louis, il se trouva emporté je ne sais où, dans la poussière et le vent de cette course folle.

## 2.

Depuis au moins vingt-cinq ans, c'était l'usage chez les Bonnigar de manger des petits pâtés le dimanche. A midi très précis, quand toute la famille — petits et grands — était

réunie dans le salon, un coup de sonnette vif et gai faisait dire à tout le monde :

"Ah! . . . voilà le pâtissier."

Alors avec un grand remuement de chaises, un froufrou d'endimanchement,<sup>20</sup> une expansion<sup>21</sup> d'enfants rieurs devant la table mise, tous ces bourgeois heureux s'installaient autour des petits pâtés symétriquement empilés sur le réchaud d'argent.

Ce jour-là la sonnette resta muette. Scandalisé, M. Bonnigar regardait sa pendule, une vieille pendule surmontée d'un héron<sup>22</sup> empaillé, et qui n'avait jamais de la vie avancé ni retardé. Les enfants bâillaient aux vitres, guettant le coin de rue où le mitron tournait d'ordinaire. Les conversations languissaient; et la faim, que midi creuse de ses douze coups répétés,<sup>23</sup> faisait paraître la salle à manger bien grande, bien triste, malgré l'antique argenterie luisante sur la nappe damassée, et les serviettes pliées tout autour en petits cornets raides et blancs.

Plusieurs fois déjà la vieille bonne était venue parler à l'oreille de son maître . . . rôti brûlé . . . petits pois trop cuits. . . . Mais M. Bonnigar s'entêtait à ne pas se mettre à table sans les petits pâtés; et, furieux contre Sureau, il résolut d'aller voir lui-même ce que signifiait un retard aussi inouï. Comme il sortait, en brandissant sa canne, très en colère, des voisins l'avertirent :

"Prenez garde, M. Bonnigar . . . on dit que les Versailles sont entrés dans Paris."

Il ne voulut rien entendre, pas même la fusillade qui s'en venait de Neuilly<sup>24</sup> à fleur d'eau,<sup>25</sup> pas même le canon d'alarme de l'Hôtel de ville secouant toutes les vitres du quartier.

"Oh! ce Sureau . . . ce Sureau! . . ."

Et dans l'animation de la course il parlait seul, se voyait déjà là-bas au milieu de la boutique, frappant les dalles

avec sa canne, faisant trembler les glaces de la vitrine et les assiettes de babas. La barricade du pont Louis-Philippe<sup>26</sup> coupa sa colère en deux. Il y avait là quelques fédérés<sup>27</sup> à mine féroce, vâutrés au soleil sur le sol délavé.

"Où allez-vous, citoyen?"

Le citoyen s'expliqua; mais l'histoire des petits pâtés parut suspecte, d'autant que M. Bonnicar avait sa belle redingote des dimanches, des lunettes d'or, toute la tournure d'un vieux réactionnaire.<sup>28</sup>

"C'est un mouchard, dirent les fédérés, il faut l'envoyer à Rigault."<sup>29</sup>

Sur quoi, quatre hommes de bonne volonté, qui n'étaient pas fâchés de quitter la barricade, poussèrent devant eux à coups de crosse le pauvre homme exaspéré.

Je ne sais pas comment ils firent leur compte,<sup>30</sup> mais une demi-heure après, ils étaient tous rafés par la ligne<sup>31</sup> et s'en allaient rejoindre une longue colonne de prisonniers prête à se mettre en marche pour Versailles. M. Bonnicar protestait de plus en plus, levait sa canne, racontait son histoire pour la centième fois. Par malheur cette invention de petits pâtés paraissait si absurde, si incroyable au milieu de ce grand bouleversement, que les officiers ne faisaient qu'en rire.

"C'est bon, c'est bon, mon vieux. . . . Vous vous expliquerez à Versailles."

Et par les Champs-Élysées,<sup>32</sup> encore tout blancs de la fumée des coups de feu, la colonne s'ébranla entre deux files de chasseurs.

## 3.

Les prisonniers marchaient cinq par cinq, en rangs pressés et compactes. Pour empêcher le convoi de s'éparpiller, on les obligeait à se donner le bras;<sup>33</sup> et le long troupeau humain faisait en piétinant dans la poussière de la route comme le bruit d'une grande pluie d'orage.

Le malheureux Bonnicar croyait rêver. Suant, soufflant, ahuri de peur et de fatigue, il se trainait à la queue de la colonne entre deux vieilles sorcières qui sentaient le pétrole<sup>34</sup> et l'eau-de-vie; et d'entendre ces mots de: "Pâtissier, petits pâtés" qui revenaient toujours dans ses imprécations, on pensait autour de lui qu'il était devenu fou.

Le fait est que le pauvre homme n'avait plus sa tête. Aux montées, aux descentes, quand les rangs du convoi se desserraient un peu, est-ce qu'il ne se figurait pas voir, là-bas, dans la poussière qui remplissait les vides, la veste blanche et la barette du petit garçon de chez Sureau? Et cela dix fois dans la route! Ce petit éclair blanc<sup>35</sup> passait devant ses yeux comme pour le narguer,<sup>36</sup> puis disparaissait au milieu de cette houle d'uniformes, de blouses, de haillons.

Enfin, au jour tombant, on arriva dans Versailles;<sup>37</sup> et quand la foule vit ce vieux bourgeois à lunettes, débrillé, poussiéreux, hagard, tout le monde fut d'accord pour lui trouver une tête de scélérat.<sup>38</sup> On disait:

"C'est Félix Pyat. . . . Non! c'est Delescluze."<sup>39</sup>

Les chasseurs de l'escorte eurent beaucoup de peine à l'amener sain et sauf jusqu'à la cour de l'Orangerie.<sup>40</sup> Là seulement le pauvre troupeau put se disperser, s'allonger sur le sol, reprendre haleine. Il y en avait qui dormaient, d'autres qui juraient, d'autres qui toussaient, d'autres qui pleuraient; Bonnicar lui, ne dormait pas, ne pleurait pas. Assis au bord d'un perron, la tête dans ses mains, aux trois quarts mort de faim, de honte, de fatigue, il revoyait en esprit cette malheureuse journée, son départ de là-bas, ses convives inquiets, ce couvert mis<sup>41</sup> jusqu'au soir et qui devait l'attendre encore, puis l'humiliation, les injures, les coups de crosse, tout cela pour un pâtissier inexact.<sup>42</sup>

"Monsieur Bonnicar, voilà vos petits pâtés! . . ." dit tout à coup une voix près de lui; et le bon homme en

levant la tête fut bien étonné de voir le petit garçon de chez Sureau, qui s'était fait pincer avec les pupilles de la République, découvrir et lui présenter la tourtière cachée sous son tablier blanc. C'est ainsi que, malgré l'émeute et l'emprisonnement, ce dimanche-là comme les autres, M. Bonnicar mangea des petits pâtés.

## X.

## ANDRÉ GILL.

## LE GRAND CARICATURISTE, ANDRÉ GILL.

J'ai rencontré André Gill<sup>1</sup> au bon moment, à l'heure fraîche des amitiés de jeunesse, quand la terre encore molle s'ouvre à toute semence, pour des moissons de tendresse et d'admiration. J'avais vingt-trois ans, lui guère davantage. J'étais campagnard à l'époque, campagnard de banlieue, hirsute,<sup>2</sup> velu, chevelu, botté comme un tzigane,<sup>3</sup> coiffé comme un tyrolien,<sup>4</sup> logeant entre Clamart<sup>5</sup> et Meudon, à la porte du bois. Nous vivions là quatre ou cinq dans des *payotes*.<sup>6</sup> Charles Bataille,<sup>7</sup> Jean Duboys, Paul Arène, qui encore? On s'était réuni pour travailler, et l'on travaillait surtout à courir les routes forestières cherchant des rimes fraîches et des champignons à gros pied.

Entre temps, une bordée sur Paris, toute la bande. Chaque fois la nuit nous surprenait, après l'heure des trains et des carrioles, attardés aux lumières des terrasses avant de nous lancer bras dessus bras dessous et chantant des airs de Provence, dans le noir des mauvais chemins. On faisait<sup>8</sup> tous les cafés des poètes; et le pèlerinage finissait régulièrement au petit estaminet de Bobino, lequel était alors l'arche d'alliance<sup>9</sup> de tout ce qui rimait, peignait, cabotinait<sup>10</sup> au quartier latin.<sup>11</sup> C'est à Bobino que j'ai fait la connaissance d'André Gill.

Il déclamaient debout sur une table, robuste et beau, les cheveux dans le gaz, au milieu d'un cercle de chopes. Sa voix de faubourg, un peu lourde, laissait tomber la rime et